



LE  
ROSARY

SOMMAIRE  
DE JUIN 1902

GRAVURES :  
La Sybille de Cumes.

QUESTION D'ÉCRITURE SAINTE  
Les Prophètes, *par le R. P. Laferrière,*

Le Sacré-Cœur et la souffrance,

A propos du centenaire du  
P. Lacordaire

LITTÉRATURE  
Les Berceaux, *par Th. Botrel*

ECHOS DE NOTRE-DAME DE PARIS :  
Un auditeur de Lacordaire et de Ravignan

Les Dominicains aux Philippines (suite)  
*Analecta, O. P.*

Chronique.—Prédications.

*Capital souscrit et payé : \$115.000*

**La Cie de Gaz, Electricité et Pouvoir,  
DE SAINT-HYACINTHE,**

FOURNIT :—Eclairage au Gaz et à l'Electricité, Force Motrice, Accumulateurs, Lampes Incandescentes, Poêles à Gaz, Fers à Repasser, Eventails et Appareils pour Eclairage, etc. ~~Les~~ Ouvrages de tous genres dans le Gaz et l'Electricité.

*Bureau de Direction* : P. F. Payan, Président, Eus. Brodeur, Vice-Président, J. C. Désautels, Secrétaire, Ls. Brousseau, Gérant.

*Electriciens* : Geo. Pomminville, Jean Fradette.

Téléphone No 32.

Bureaux : 110 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

**The Canadian Woollen Mills Company,  
ST-HYACINTHE, P. Q.**



TWEEDS, FLANNELS, UNDERWEAR, HOSIERY  
AND BLANKETS.

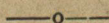


*M. BOAS, Dir.-Gerant*

---

**PHARMACIE CENTRALE,**

COIN DES RUES CASCADES ET MONDOR



Dépot général de

*REMÈDES FRANÇAIS, ANGLAIS ET AMÉRICAINS*

Dr E. ST-JACQUES,

ST-HYACINTHE.

---

**L. A. GUERTIN**

— MAGASIN DE —

**Chaussures et Valises**  
Place du Marché,  
**ST-HYACINTHE.**



LA SYBILLE DE CUMES

JUN 1902.

## LES PROPHÈTES.



L'œuvre, ou comme on pourrait dire encore, le "ministère" des prophètes n'est qu'une étape dans la longue évolution de la religion révélée, c'en est assurément la plus décisive, celle où se sont constitués les éléments les plus stables et les plus universels de cette religion ; si ce n'est qu'une page de l'histoire du peuple israélite, c'en est la plus originale, celle par où cette histoire se distingue de toute autre histoire, où sont contenus en plus grand nombre les idées et les faits dont elle a vécu ; il est certain que c'est de toutes les pages de la Bible la moins connue. Quelques noms très rares et très étranges, quelques anecdotes merveilleuses ou pathétiques, quelques paroles que l'on ne peut pas ne pas connaître à cause des faits évangéliques auxquels elles servent d'explication : voilà à quoi se borne sur ce sujet la science de tout le monde, et si quelques-uns, par devoir, en déplacent les limites, ils ne les portent guère plus loin. On ne doute pas, cependant, qu'on en ait une *idée*, et si l'on ne connaît pas la chose, on prétend bien au moins en savoir la formule—il ne faudrait pas dire la définition ; et l'on pense, et l'on répète, qu'être prophète, c'est prédire. Sans entreprendre de discuter ici maintenant la question de savoir si un phénomène aussi complexe que le prophétisme peut être ramené à une formule, qui en serait aussi la vraie et complète définition—, il suffit de remarquer que celle dont on se sert communément, et qui tend à faire des prophètes les hérauts de l'avenir, n'est pas très-juste parce qu'elle n'est pas très-complète. En effet,—et l'on voudrait pouvoir le dire sans apparence de paradoxe—, les prophètes ont été en leur temps, dans leur pays, auprès des gens de leur race, les hommes *du passé*, les défenseurs de la tradition antique ; ils se sont opposés, avec une raideur de vieillard, à l'invasion des idées et des formes étrangères dans la vie nationale, à ce qu'ils jugeaient être—mais que nous seulement pourrions appeler le *modernisme* dans les mœurs et le *cosmopolitisme* en religion, à ce que les contemporains croyaient être le progrès. "Donne-nous un roi, disaient les Juifs à Samuel, afin qu'il nous juge et que nous soyons comme les autres nations de la terre." Ils ont endigué les aspirations d'Israël afin de le retenir

dans sa voie, et s'il n'y ont pas réussi, si par conséquent ils n'ont pu éloigner de lui le châtement de son infidélité, ils sont au moins parvenus à lui faire comprendre la leçon et à lui faire accepter. C'est là leur œuvre : c'est aussi leur victoire et leur éternel honneur. Ils n'ont préparé de grandes révolutions qu'en étant étroitement et résolument conservateurs : ils n'ont agi sur l'avenir qu'en se préoccupant du présent, par religion pour le passé—ce ne serait peut-être pas trop affirmer que de dire qu'ils ont été par là les vrais pères du judaïsme, précurseur du christianisme, et que leur influence, pour avoir été lente à se faire sentir, n'en a été que plus profonde et plus efficace. Elle a débordé les limites du judaïsme : le christianisme est redevable à ces grands idéalistes de ses conceptions les plus fondamentales, le gouvernement et la providence, le règne de Dieu, l'égalité des âmes, le respect du prochain, le culte en esprit. De sorte que l'Eglise, comme la synagogue, peut les revendiquer pour ses maîtres, et s'il en fallait un plus grand qu'eux tous et d'une autre sorte pour faire de ces idées le lieu commun de l'humanité, il leur reste toujours de les avoir proclamées sept ou huit cents ans avant la prédication de l'Évangile, et d'avoir consolé et soutenu avec elles les générations qui les séparent eux-mêmes de Jésus-Christ.

L'Œuvre des prophètes appartient à l'histoire : c'est un fait, non pas un de ces faits généraux que l'on va chercher dans la portion philosophique de l'histoire, que l'on ne découvre et que l'on ne dégage qu'à force de subtiles analyses, grâce à un sens aigu d'observation, et pour lequel il faut trouver un nom, mais un fait matériel, directement accessible, qui se laisse voir comme à la surface de l'histoire, qui a un nom, une date, ou plutôt, une époque précise, dont on saisit l'apparition, dont on suit les phases diverses et que l'on voit cesser. Il est attesté par des documents nombreux, dans lesquels on peut l'étudier, et qui, s'ils ne nous donnent pas tous les renseignements que notre curiosité ou notre piété y voudrait pouvoir trouver, nous en apprennent assez cependant pour nous permettre de le raconter et de le décrire. Il a aussi son côté, ou son aspect, philosophique, c'est-à-dire que, le connaissant, on aperçoit dans quelles relations il se trouve vis-à-vis des autres faits de l'histoire sainte, par quels liens il est uni à ces au-

tres faits, quelle est sa place et sa part dans cet ensemble qui constitue la " suite de la religion". Ces conclusions, ou si l'on veut, ces constatations, sont, au fond, ce qui intéresse davantage, ce qu'il importe le plus de connaître ; mais pour intéresser et pour s'imposer, elles doivent être objectives, c'est-à-dire, résulter de l'exposition du fait matériel lui-même ; en d'autres termes, pour bien juger et apprécier sainement le ministère des prophètes, il faut savoir en quoi il a consisté. Il faut donc commencer par le décrire.

## I

Et avant de décrire, il faut distinguer. En Israël, le nom de prophète a servi à désigner des hommes dont la vie, le rôle, l'esprit présentaient avec des traits communs, des différences parfois profondes. Il y avait les prophètes, si l'on peut ainsi parler, de profession ; à côté d'eux parurent des hommes qui, par un instinct particulier, sous une poussée mystérieuse et divine, entraînaient, pour un temps ou pour la vie, dans cet état et usaient, pour quelque grande mission, des privilèges qu'il conférait. Ceux-ci sont les prophètes auteurs ; quand les premiers d'entre eux parurent, le prophétisme était déjà acclimaté en Israël depuis plus de deux siècles, et bien qu'ils en soient toujours restés les représentants les plus illustres, ils n'en sont pas les plus parfaits ni surtout les plus originaux. Ils doivent à une longue série d'ancêtres, les procédés de leur art, et surtout le crédit dont ils peuvent jouir auprès du peuple. Car le peuple ne s'est pas inquiété de leur origine, aux uns ni aux autres, il ne leur a jamais demandé de titres authentiques : tous se sont présentés à lui comme inspirés, il les a tous reçus comme tels ; il n'avait qu'un mot pour les désigner tous, il n'a pas pris la peine d'en inventer de nouveaux. L'histoire a fait comme le peuple. En effet, il y a eu confusion, ou mieux, si l'on veut, identification de deux groupes ou de deux espèces ; et bien loin que cette identification soit maintenant pour nous un obstacle qui nous empêche de dégager la conception fondamentale qu'on se faisait et que l'on doit toujours se faire du prophète, précisément, s'il resté maintenant quelque moyen d'y arriver, c'est à cette identification même que nous le tenons, puisque, ayant été faite par l'instinct populaire, c'est

lui qui a marqué par là ce qu'il y avait de commun entre ces hommes, c'est-à-dire ce par quoi ils étaient prophètes. Les différences ont échappé. On ne saurait, en effet, affirmer que le peuple les ait aussi perçues, car, même quand on les lui a montrées et comme fait toucher du doigt, il n'a su les sentir, ni les voir. Mais elles sont si évidentes pour nous que nous ne saurions, en commençant d'étudier le prophétisme, pour le besoin de précision, ne pas en tenir un plus grand compte que des ressemblances mêmes et des traits communs et négliger la distinction qu'elles imposent.

C'est par un petit récit du premier livre des Rois que les prophètes nous sont d'abord connus. Un jour, les ânesses de Kish, père de Saül, s'égarèrent ; Kish envoya son fils, avec un serviteur, à leur recherche. Les jeunes hommes coururent longtemps, mais sans rien trouver. Ils étaient loin de leur village quand Saül dit à son compagnon : " Retournons ! mon père sera bientôt plus en peine de nous que des ânesses." Le serviteur répondit : " Il y a ici, tout près, un homme de Dieu, très considéré ; tout ce qu'il dit arrive. Allons donc le consulter, peut-être nous mettra-t-il sur la bonne voie ! " " Mais que lui porterons-nous ? Il n'y a plus de provisions dans nos sacs, nous n'avons rien à lui offrir." " J'ai sur moi un quart de sicle, nous le lui donnerons pour qu'il nous indique le bon chemin." Le narrateur, qui ne vivait évidemment pas à l'époque de Saül, mais plus tard, peut-être beaucoup plus tard, intercale ici une note : " Autrefois, en Israël, quand on allait consulter Dieu, on disait : Allons trouver le voyant ! car ce qu'on appelle aujourd'hui un prophète, on l'appelait autrefois un voyant " Saül consentit : " Tu as raison : allons ! " Et ils allèrent. Le voyant, c'était Samuel. Les jeunes hommes en reçurent l'assurance que les ânesses étaient retrouvées ; et, en les congédiant, l'homme de Dieu dit à Saül : " En t'en retournant, tu verras deux hommes près du tombeau de Rachel, ils te diront que ton père est en peine de toi et se tourmente à ton sujet. Plus loin, tu rencontreras trois hommes allant à Béthel pour un sacrifice, et portant, l'un trois chevreaux, un autre trois pains, le troisième une outre de vin ; ils te salueront et t'offriront deux pains que tu accepteras. Puis tu iras à Guibeah-Elohim ; en entrant dans la ville tu verras un groupe de

prophètes descendant du haut-lieu et en train de prophétiser, accompagnés avec le luth, le tambourin, la flûte et le kinnor ; la force mystérieuse de Dieu te saisira et tu te mettras à prophétiser avec eux.

On remarquera combien la simplicité ingénue de ce récit inspire confiance. On raconte un fait, un tout petit fait, et jetant le lecteur *in medias res*, pour ainsi parler, on lui apprend, comme par hasard en passant, qu'il y avait en Israël hommes de Dieu, voyants, prophètes. C'est de la vie nationale qu'on y représente, et ces gens y servent quelque chose comme une fonction. Ces fonctions quand on était déjà éloigné du commencement de la monarchie, s'étaient confondues dans l'usage et on avait perdu jusqu'au souvenir de leur distinction ; il faut bien le croire, puisque le narrateur prend la peine d'en avertir ses contemporains. Le prophétisme—c'était le nom de cette fonction—était donc déjà une institution, sinon très-complexe, au moins qui n'avait pas la simplicité des origines, et on avait besoin de rappeler que les choses n'avait pas toujours été ainsi. La petite note distingue donc, elle aussi, entre les voyants et les prophètes. Qu'était-ce "autrefois," qu'un voyant ? qu'était-ce que des prophètes, ou, pour les appeler de leur vrai nom hébreu, des *nebiim* ?

FR. M. D. LAFERRIÈRE.

(A suivre)

## LE SACRÉ-CŒUR ET LA SOUFFRANCE



**S**OUFFRIR ! souffrir ! est-il rien de plus contraire aux aspirations et aux élans de notre nature. Tout notre être est tendu vers la joie de vivre, vers la joie de connaître, vers la joie d'aimer : et trop souvent, hélas ! comme une main lourde et brutale, la douleur tombe sur nous et casse nos ailes et nous jette à bas dans une sorte d'abîme d'où nous avons peine à voir le ciel au dessus de nos têtes.

Et pourtant pareil à l'oiseau blessé, nous nous traînons encore et nous prenons les sentiers des hauteurs, et nous montons toujours vers la lumière, jusqu'à ce qu'une épreuve



nouvelle nous renverse encore et nous fasse rouler dans les ténèbres.

Et ainsi toujours ; et la vie tout entière se passe dans cet incessant labeur, dans le perpétuel recommencement.

Faut-il penser que nous ne devons jamais trouver le repos dont notre cœur a besoin, et que cette paix de l'âme nous ne l'aurons qu'au Ciel.

J'ignore s'il est beaucoup d'existences qui soient exemptes de ce tourment qui agite la plupart de nos vies, mais ce que je sais d'une manière certaine, c'est que toutes les âmes qui ont approché du Cœur Sacré de Jésus ont puisé dans ce contact un baume mystérieux qui a guéri toutes leurs blessures.

J'ai vu une de ces âmes qui avait traversé les régions désolées et brûlantes des grandes épreuves, et qui en était revenue désenchantée, triste, souriante encore, mais de ce sourire amer qui décèle les profonds chagrins.

Elle avait quarante ans cette femme qui avait souffert dans son mari, dans ses enfants, dans ses proches, dans sa situation, dans sa destinée. Obligée par son devoir de vivre pendant de longues années sous un climat meurtrier, elle avait contracté sous le ciel des tropiques une maladie dont elle mourait lentement.

Rien de plus cruel que cette torture que l'on éprouve, alors qu'on se voit sur un lit étendu pour toujours, n'ayant aucun espoir, sachant que le reste de la vie est désormais une affaire de semaines et de jours, où chaque soir qui s'éteint est une force qui s'en va, où la vie s'épuise ainsi comme goutte à goutte.

Et cependant dans cette agonie lente et douloureuse je n'ai jamais vu la pauvre malade que le sourire aux lèvres.

Elle avait fait attacher sur la muraille près d'elle une image du Sacré-Cœur ; et quand je lui demandais où elle trouvait le courage de ne jamais se plaindre, elle tournait ses regards vers la pieuse image, en disant : "Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui en a été si peu aimé. Jamais je ne souffrirai autant que Lui."

Devant une foi aussi vive, une résignation si affectueuse, j'avais les larmes aux yeux, et je me disais tout bas que souffrir ainsi ce n'est pas souffrir et que mourir ainsi c'est vivre.

Dans cette famille il y avait eu des fautes nombreuses, des défections bien coupables, et il semblait que Dieu dans sa justice faisait peser sur une âme innocente le poids de sa colère.

A voir le calme de cette figure pâle, émaciée, le sourire toujours égal de ce visage que la douleur avait rendu presque transparent, on devinait que cette âme noble et généreuse acceptait vaillamment cette mission de victime.

Un jour elle ne put retenir ces paroles qui trahissaient sa pensée : " Si chacune de mes heures de souffrance pouvait effacer un péché mortel comme je serais heureuse." Et une autre fois : " Le Sacré-Cœur n'a souffert que pour les autres."

Cet amour du Sacré-Cœur mieux que personne lui avait enseigné les secrets de la sainteté.

Notre but sur la terre est de rendre grâce à Dieu, Et l'homme rend d'autant plus gloire à Dieu qu'il s'oublie davantage, qu'il s'immole plus complètement parce que chacun de ses sacrifices est un effort, un élan qui l'approche de la divinité.

Aussi dans cette pensée se trouvait-elle heureuse de souffrir.

" Sans cette maladie disait-elle, ma vie eût été si inutile."

Et encore : " Le Sacré-Cœur a plus mérité pendant trois heures d'agonie sur la croix que pendant trois ans de prédications et de miracles. "

Et elle tournait vers le Sacré-Cœur un regard si affectueux qu'elle semblait demander encore plus de souffrances encore plus de sacrifices.

Et cependant Dieu ne l'épargnait pas : en plus de la maladie qui traversait son corps de douleurs aiguës elle avait à supporter l'indifférence, presque les reproches d'un mari grossier dans ses sentiments et dans ses paroles, l'ingratitude d'enfants étourdis et légers.

D'autant que dans l'état d'excessive tension, qui faisait vibrer tout son être nerveux, elle ressentait plus douloureusement tous les heurts et tous les froissements; mais à chaque parole dure et chaque procédé blessant elle regardait le Sacré-Cœur et elle reprenait son sourire.

Lorsque cette sainte vit que le moment suprême était

proche, elle voulut recevoir—avec quelle ferveur et quelle édification !—les derniers sacrements.

Puis elle appela près d'elle son mari et ses enfants. Elle les embrassa une fois encore, mettant dans cette étreinte dernière toute la tendresse profonde qui remplissait son noble cœur.

Sur sa famille à genoux elle étendit les mains pour bénir.

Et l'on eût dit en voyant ces longues mains pâles et presque diaphanes, ce visage angélisé par la douleur, un être appartenant déjà au monde surnaturel où elle allait entrer.

Elle s'endormit doucement, le Sacré-Cœur sur la poitrine, souriante et heureuse de confier son âme à cet ami fidèle.

— o —

### Lettre du P. Lacordaire à une dame du monde sur la vie religieuse.

A l'occasion du centenaire du P. Lacordaire, le Révérendissime P. Cormier, procureur général de l'Ordre, publie, comme un hommage de piété filiale, la lettre qui suit, adressée par lui à une de ses pénitentes, noble de naissance, insigne par sa piété, grande bienfaitrice de la Famille dominicaine, en particulier du couvent de Sainte-Marie Madeleine, à St-Maximin.

Elle avait bien voulu, avant sa mort, faire don de l'autographe même au Révérendissime Père qui n'a su mieux l'utiliser qu'en divulgant les salutaires leçons qui s'en dégagent.

Notre-Dame de Châlais, 20 août 1846.

Madame et très-chère fille en N. S.

J'ai reçu votre dernière lettre datée du 1er et du 7 août ainsi que le billet de la sœur Dominica qui y était joint. Je vous prie de lui dire que j'ai été bien satisfait des sentiments de foi et de piété qui y sont exprimés, et qu'à mon retour de Paris, je lui répondrai de vive voix, parce qu'elle est encore trop jeune pour que je lui écrive.

j'aime mieux la laisser mûrir lentement entre les mains de Dieu, que de chercher à hâter en elle le mouvement de la grâce si admirablement marqué déjà.

Notre fête de St. Dominique a été belle et touchante. Nous avons eu deux vestitions et deux professions. Près de trois à quatre cents personnes, la plupart en habits de fête, étaient montées à Châlais dès le matin et y sont demeurées tout le jour. L'église était pleine à la messe et même aux vêpres. Il y a eu une foule de dîners sur l'herbe entre les étrangers, et nous avons pour notre part vingt-quatre hôtes au réfectoire. Le contentement était sur tous les visages. Dieu soit donc loué et béni !

Vous ne devez pas être surprise qu'on vous trouve un peu janséniste, C'est un mot devenu à la mode pour désigner ceux qui tâchent de mettre leurs mœurs en harmonie avec les sentiments de foi et de charité dont ils sont imbus. Beaucoup de personnes, par ignorance de la véritable vie chrétienne, sont réduites à la réception fréquente des sacrements, jointe à des mouvements de dévotion pour Dieu et à l'abstention du péché mortel, et elles sont tout étonnées si on vient leur dire que l'abstention du péché mortel n'est que le commencement de la vie en Jésus-Christ, la dévotion intérieure un excitant et une récompense, et la réception des sacrements un moyen divin d'agir sur son âme pour la purifier et la transformer ; mais qu'il faut, en outre, imiter Jésus-Christ dans sa pauvreté, son humilité, sa pénitence, son abnégation de soi-même, sa flagellation et son crucifiement, les seules choses qui coûtent réellement à notre nature corrompue. L'Évangile est plein de cette nécessité de vivre comme Jésus-Christ, la vie des Saints en est remplie, les écrits des Pères le répètent à tout venant ; mais il est plus facile de se faire un christianisme qui permette *de vivre comme le monde, sauf le péché mortel.*

Il est vrai que bien des âmes, au commencement surtout, sont incapable de faire plus ; il faut ménager leur faiblesse, y partager, leur inculquer la différence du précepte et du conseil, et cependant ne pas leur laisser ignorer que nous sommes tenus à nous perfectionner dans la vie chrétienne, ce qui exige un certain effort pour nous affranchir du monde avec le temps et l'action continue de la grâce. Quand les âmes ressentent ce besoin d'aller en

avant, c'est fausser l'appel de Dieu en elles, que de les pousser seulement à une fréquentation plus assidue de la prière et des sacrements, sans les porter aussi à une réforme de leurs penchants et de leurs mœurs. Qu'est-ce qu'une femme riche et titrée qui se prend à communier toutes les semaines, et qui reste aussi vaine qu'auparavant, aussi délicatement couchée et habillée, aussi grande et fière dame, aussi joyeuse, aussi adonnée, et sans nécessité, à tous les plaisirs du monde ? Est-il possible de concevoir rien de plus ridicule qu'une semblable conversion ? Et cependant ce type-là est-il une chimère ? Ce sont ces belles converties qui crient au jansénisme, de concert avec les directeurs qui les endorment dans la pensée d'être devenues des saintes.

Le jansénisme a été une déplorable hérésie, un bouleversement de toutes les idées chrétiennes sur la liberté de l'homme, la bonté de Dieu et l'application du Sang de Jésus-Christ à tous les hommes. Ces tristes penseurs, qui pour exprimer leur pensée, avaient rétréci le mouvement d'expansion des bras de Jésus-Christ sur la croix ; ils avaient horriblement peur que Dieu ne fût trop bon. Mais qu'y a-t-il de commun entre cette odieuse doctrine et la conviction dogmatique et pratique, qu'il faut aimer Jésus-Christ comme il nous a aimés, non pas de bouche mais de cœur, non pas seulement de cœur mais d'effet, jusqu'à la croix enfin et au Calvaire ? Que ceux qui n'en ont pas le courage, et les plus saints ne l'ont pas, que ceux-là ne se découragent point ; qu'ils se confient à Dieu, qu'ils lui demandent pardon de leur faiblesse, qu'ils avancent lentement dans *la voie droite*, mais enfin qu'ils avancent, et surtout ne se fassent pas de leur misère un système qui les encourage à rester ce qu'ils sont. Voilà, très chère fille, non pas la doctrine que je vous ai apprise, mais celle que vous avez trouvée dans l'Évangile, dans les Épîtres de St-Paul, dans l'Imitation de Jésus-Christ, dans les lettres de St-Jérôme, dans la vie des Saints, et dans votre propre cœur assisté de la grâce divine. C'est cette grâce qui vous enivre de paix et de joie dans la communion eucharistique, et qui cependant, vous fait craindre d'en approcher trop souvent, et que Jésus-Christ ne vous serve moins dans trois communions légèrement faites, que dans une seule à laquelle vous êtes préparée par le recueillement, la mortifi-

cation, le soin des pauvres, et la fin de ce divin aliment. C'est aussi cette même grâce qui vous donne du péché un sentiment profond, et vous le fait découvrir dans des imperfections dont la multitude des hommes ne se doute même pas. Soyez sans inquiétude sur tout cela. Le changement fréquent de confesseurs, auquel vous êtes exposée par votre situation, vous met nécessairement en rapport avec diverses manières de comprendre la vie chrétienne ; il ne faut pas vous en préoccuper le moins du monde. Confessez-vous à qui vous pouvez, avec simplicité ; recevez l'absolution avec humilité, laissez-vous mener au bon Dieu qui, depuis douze ans, par l'action de la grâce et l'intermédiaire de votre directeur, a épuré et pacifié votre âme. Les fruits de vie que vous recueillez en vous sont une preuve que vous êtes dans la voie où il vous souhaite ; le reste n'est que l'épine du chemin, le cailloux qui meurtrit mais qui n'empêche pas de marcher.

Je vous apporterai pour la Toussaint un chapelet fait par nos Pères à Châlais. Je quitterai Châlais le 18 septembre et serai à Nancy le 3 octobre au plus tard. Veuillez ne pas m'oublier devant Dieu, et agréer l'hommage de mon sentiment respectueux et dévoué. Que Dieu et sa bénédiction soient avec vous !

FR. L.



## LES BERCEAUX.

Les frères bercelonnettes  
Qui remplissent nos maisons  
Sont roses pour nos fillettes  
Et d'azur pour nos garçons.  
On les garnit de dentelles  
Avec des soins infinis :  
La maman et l'hirondelle  
Savent construire les nids.

Devant eux la jeune mère,  
En se mettant à genoux,  
Fait, le soir, une prière,  
Dont Dieu n'est jamais jaloux.  
Tandis qu'ils sont dans leurs langes,  
Priez vos petits Noël ;  
Car vos mignons sont des anges.  
Et leurs berceaux des autels.

Mais, hélas ! la foudre tombe  
Sur les nids et les berceaux  
En emportant dans la tombe  
Les enfants et les oiseaux.  
C'est partout même misère,  
Quand viennent les jours de deuil :  
Le berceau, joyeux naguère,  
Se change en petit cercueil.

La maman pâle et muette,  
Va, rôdant, le jour entier,  
Près de la bercelonnette  
Que l'on remonte au grenier . . .  
Pendant qu'ici-bas l'on verse  
Des pleurs sur les disparus,  
C'est la Vierge qui les berce  
Dans le berceau de Jésus !

THÉODORE BOTREL.

— O —



## Uu auditeur de Lacordaire et de Ravignan.



ISÉMENT chaque époque s'imagine être la première à se heurter contre l'obstacle, à se débattre sous la difficulté des événements. Vous le croyez peut-être et je ne suis pas loin de le dire à mon tour. En ce cas, nous nous trompons, vous et moi. S'il est vrai que la fortune est une "grande roue"

Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un,

il n'est pas moins certain que cette mobilité est précisément l'occasion des éclaircies après l'obscurité, des repos après les secousses, du rire après les larmes ; à la condition, naturellement, de n'avoir pas, au préalable, été classé parmi les "écrasés" ; auquel cas, l'expérience de la vie est achevée et la loterie tirée sans nous.

Aux heures de la jeunesse tout semble léger ; toutefois à travers le prisme du souvenir les circonstances sont réputées les plus tragiques du monde. Lisez les "Mémoires" de tel ou tel personnage d'autrefois, il célébrera à chaque page les merveilles de son printemps, avec autant de conviction qu'il a gémi jadis sur le "malheur des temps" de ces temps qu'aujourd'hui il regrette. En 1830, les gens d'honneur réputaient tout perdu ; en 1848, les cataclysmes politiques semblaient annoncer la fin du monde et les terreurs de 1870 se firent l'écho de ces anciennes alarmes. Il n'y a pas si longtemps, vingt ans à peine, que l'Eglise de France traversait les angoisses dont on la menaçait encore à cette aurore de siècle. Les sectaires de 1880 poussaient les mêmes cris qu'en 1845 leurs spirituels devanciers proféraient contre les "Jésuites" ; et ce ne sont pas des vociférations plus intelligentes, ni moins aigres, ni plus nouvelles, que nous entendons de nos propres oreilles.

On a cru à une grande tempête, les nuages chargeaient l'horizon ; puis le vent a tout à coup soufflé et fait son œuvre.

Tout passe ; car il faut bien que, de temps à autre, Dieu prenne quelque revanche contre la sottise des hommes.



C'est pourquoi la lecture de l'histoire est instructive, consolante, celle des " Souvenirs " plus palpitante et plus pénétrante parce que plus intime. Les uns s'y distraient, d'autres s'y encouragent, tous en tirent profit.

Qu'il est doux, qu'il est doux, d'écouter des histoires,  
Des histoires du temps passé,  
Quand les branches d'arbres sont noires,  
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

Après la révolution de février, sous la seconde République, les catholiques traversèrent une phase délicate, soutenus, il en faut convenir, par des espérances que remplacent pour nous des regrets et des désespoirs. Ils regardaient beaucoup en avant, nous jetons un regard mélancolique en arrière, et nos réflexions en prennent une teinte sombre. Soyons plus sages, plus modérés, moins pessimistes ; et nos ennemis, qui nous guettent, en seront alarmés, et puis vaincus.

Ce qui rappelle ces jours-là, de la fin de Louis-Philippe aux débuts de Napoléon III, garde l'allure sautillante d'une société en ébullition, d'une chaloupe en détresse. Alors la parole chrétienne résonna aux oreilles de bonne volonté sans trop d'entraves, et ce fut comme un fanal posé aux abords de l'Océan pendant la tempête et la nuit.

Ces noms fameux alors, fameux encore aujourd'hui, de Ravignan ou de Lacordaire, vibraient héroïquement. La jeunesse les entendait, les comprenait, les suivait comme des guides à peine soupçonnés, longtemps attendus.

Je feuillette un petit livre qui vient de m'arriver et j'y trouve l'écho de ces belles et lointaines campagnes ; c'est le témoignage d'un étudiant d'alors, qui occupe agréablement les loisirs d'une verte vieillesse au récolement de ses papiers de famille, de carrière et d'amitié.

J'ai plaisir à présenter à mes lecteurs M. Henri Dabot, avocat considéré du barreau parisien, à cette heure posant rabat et toque pour prendre la plume, abandonnant la défense du mur de la vie privée des autres, pour abaisser lui-même le sien. Il l'a fait en remontant la chronologie des années comme on rebrousse le cours d'un ruisseau : droit vers la source. Tout d'abord ses *Griffonnages* ont retracé les années terribles de 1870 et 1871 ; ensuite ses *Souvenirs*

(1854-1869) se sont complu aux réminiscences du second empire. Enfin, un recueil de *Lettres* (1847-1854) relate la fin de son existence de collégien, les phases de ses années laborieuses d'étudiant en droit.

Du rhétoricien de Louis-le-Grand, nous ne dirons rien, car derrière les portes du collège il a peu vu de choses dignes d'être recueillies par la muse de l'histoire ; les coups de fusils des journées de juin n'envoyaient qu'un éclat atténué dans les salles d'étude ou dans les doctoirs. Jeune homme, M. Dabot est plus mêlé aux agitations du quartier des Ecoles, il en suit les ondes torrentueuses, avec calme, dignité et réserve.

Cet enfant de la Picardie, (il est né à Péronne) planté sur le sol parisien, conservait les vertus du sol natal : la la prudence, l'assuiduité au travail, le sentiment du devoir et la bonhomie provinciale.

Il avait, à son honneur, emboîté le droit chemin et, de garçon rangé, tout naturellement il devenait honnête homme, respectueux de la religion. C'est ce côté de son existence qui nous appartient. Le témoignage d'un nourrisson de l'université est précieux entre tous, et on n'accusera pas de prévention cléricale le jeune étudiant, séduit par la noble éloquence de Lacordaire, retenu par la haute vertu de Ravignan. Car ces deux noms reviennent sans cesse sous sa plume et ses lettres donnent bien le son des enthousiasmes dont vibraient les cœurs généreux de l'époque.

Nous laisserons la parole à M. Dabot. En copiant quelques-unes de ses lettres, vieilles de cinquante ans, nous ne commettons pas d'indiscrétion, puisque lui-même a autorisé le public à lire ces papiers intimes avec une libéralité dont il convient de le remercier. D'autres voix plus fastueuses et plus riches ont pu parler des mêmes personnages dans les mêmes circonstances ; la modestie de M. Dabot le reconnaîtra des premiers ; mais c'est la sincérité, la simplicité de ses causeries qui offrent un vrai mérite ; et ces petits détails gardent la saveur des impressions personnelles non fardées.

Nous sommes donc à la fin de 1849 ; le tassement s'est fait peu à peu dans les esprits et dans les choses ; le monde catholique a repris sa vie d'activité et de prosélytisme. Henri Dabot suit les prédicateurs en renom : parmi eux, l'ardent abbé Combalot tient une place un peu ou-

bliée aujourd'hui. C'est une âme apostolique, originale, émouvante et qui ne craint pas les beaux coups d'épée. Sa manière offre une transition très naturelle, pour aborder les élans primesautiers de Lacordaire et le haut style de Ravignan.

## II

8 DÉCEMBRE 1849.

“ En ce moment, je vais entendre prêcher à Saint-Sulpice l'abbé Combalot. Son talent a beaucoup d'analogie avec celui du Père Lacordaire. Il a comme lui des élans enthousiastes qui enlèvent notre jeunesse. Le catholicisme de Lacordaire est libéral, même un peu révolutionnaire : celui de l'abbé Combalot me semble amoureux de légitimité. Les images de M. Combalot sont fougueuses, brûlantes, palpitantes d'actualité, comme celles de Lacordaire, tout en ayant moins de grandeur et de poésie. L'abbé Combalot tombe quelquefois dans la trivialité, le P. Lacordaire, jamais.

“ M. Combalot vient de défendre aux femmes de venir l'entendre ; il leur fait des conférences particulières le mercredi et le vendredi ; il a raison. Ses discours roulent souvent sur des questions de politique (elles n'y comprendraient pas grand'chose) et sur des articles de foi (pourquoi leur parler de points de doctrine auxquels elles croient fermement). Elles ne sont pas contentes du tout. Un jour, l'une d'elles s'est faufilée au milieu des hommes ; mais il lui a fallu déguerpir à sa grande confusion.”

21 FÉVRIER 1850.

“ Je suis allé avant-hier entendre M. Lacordaire, il a été sublime. Huit jours avant, on n'avait vu que son ombre à Saint-Sulpice ; il n'était pas du tout dans son élément, l'immense clergé qui l'entourait étant du parti contraire à son école. Le Père prêchait probablement à contre-cœur. Aussi ne s'est-il pas livré le moins du monde à ses mouvements habituels de grande éloquence.

“ A Notre-Dame, il se trouve au milieu d'un auditoire qui l'aime, l'exalte et l'enflamme. Ses idées libérales et républicaines ne doivent pas faire plaisir aux légitimistes qui l'entendent. Je ne sais si c'est vrai, mais on m'a ra-

conté que l'ancien archevêque de Paris, M. de Quélen, se trémoussait sur son fauteuil pontifical, comme un diable dans un bénitier, lorsque M. Lacordaire prêchait devant lui. Lacordaire dut bientôt, avant de monter en chaire, communiquer son canevas de discours à Mgr Affre, alors grand vicaire, pour que ce dernier lui indiquât les endroits à retrancher, c'est-à-dire ceux qui auraient pu faire tressauter le bon archevêque.

“ Lacordaire commence à prêcher à une heure ; je suis arrivé à onze heures moins un quart, c'était trop tard, aussi ai-je été très mal placé. Il y a beaucoup de fins de phrases que je n'ai pas entendues : mais je vais m'arranger avec deux de mes camarades. Nous irons chacun à notre tour à neuf heures et demie du matin et nous retiendrons deux chaises.”

Les survivants de cette époque déjà lointaine retrouveront ici leurs émotions de ces grands jours, fêtes pour la foi, l'art et l'enthousiasme. Cet auditoire n'était pas exclusivement composé de fidèles, bien au contraire ; mais comme il vibrait sous les chaudes effluves d'un cœur d'apôtre qui savait trouver le secret, deviner la blessure, imposer la solution et distribuer le baume à ces âmes haletantes et navrées. Le génie n'est point à la portée de tout le monde, on ne saurait donner comme une règle absolue sa méthode en exemple ; mais l'essentiel, l'orthodoxie sauve, est de parler aux gens la langue qu'ils comprennent, de toucher de leur âme la corde qui vibre et la première nécessité pour convertir son public, c'est d'en avoir un. L'admiration était telle dans cette foule de 5 à 6,000 auditeurs transportés, qu'à la fin d'une des conférences du mois d'avril 1850, l'archevêque—le témoin est M. Dabot—Mgr Sibour se leva précipitamment pour recommander à l'orateur de ne pas concevoir d'orgueil des talents que Dieu lui avait donnés !

12 MARS 1850.

“ M. de Ravignan parle maintenant à Saint-Thomas d'Aquin, l'église du faubourg Saint-Germain. Le premier jour de sa prédication il y eut une telle foule que 150 chaises ont été brisées ; de plus une multitude de vols ont été commis. Tous les vendredis je pars de chez moi à midi pour l'entendre à 3 heures.

“ Son genre d'éloquence n'est pas du tout le même que celui du P. Lacordaire ; il a une élégance de parole incroyable. C'est l'orateur des dames, tandis que M. Lacordaire est l'orateur des jeunes gens. Vendredi M. de Ravignan a parlé aux dames assez sévèrement ; il les a appelées *serpents tentateurs* ; il leur a reproché l'abus qu'elles faisaient de leurs charmes, de leurs avantages extérieurs. Il y avait près de moi plusieurs de ces serpents tentateurs qui n'ont pas été du tout flattés. L'un disait, penché à l'oreille de son compagnon : “ Je crois que M. de Ravignan tourne au socialisme.” Il faut vous prévenir pour que vous goûtiez tous le sel de cette réflexion, que M. de Ravignan est le plus grand légitimiste que le sol de la France ait jamais porté.

“ J'aime beaucoup le talent de M. de Ravignan ; mais j'aime dix fois plus celui de M. Lacordaire. Il faut dire que M. Lacordaire est considérablement soutenu, excité par son auditoire de grands artistes, de grands littérateurs, de grands savants, de grandes notabilités de la politique. Quand il prêche, l'immense cathédrale est entièrement comble. Il y a huit jours il a parlé de la chasteté. Tous les jeunes gens étaient en proie à la plus grande émotion ; j'ai été tellement électrisé et enfiévré que je n'ai pas travaillé le reste de la journée. Pour faire cesser cette fièvre, j'ai été le soir voir jouer *Tartufe* au théâtre avec un de mes camarades qui était dans le même état que moi. Et cependant Lacordaire avait été bien simple, il n'avait pas visé à l'effet. Parfois il écume, ses lèvres sont toutes blanches, à tel point qu'en descendant de chaire il est obligé de les humecter avec du vinaigre.”

On peut rester surpris de la conclusion assez inattendue de ce sermon de Lacordaire sur la chasteté se terminant pour ses auditeurs enflammés au spectacle de *Tartufe* ! Le parvis de Notre-Dame n'est généralement pas le chemin de la maison de Molière : et cette course un peu brusque des chaises de la cathédrale aux stalles du théâtre dénoterait des esprits sans grande logique, si on ne devinait au contraire toute l'impression qu'a produite sur ces cœurs de 20 ans la parole de vérité ; ils ont essayé d'une réaction énergique contre la voix de la conscience qui les harcèle ; mais à leur honneur, leur honnêteté est victorieuse, d'autres cèdent aux séductions, eux reviennent au devoir, et du

trouble passager de leur cœur, de l'émotion de leur esprit ils aboutissent généreusement à la pratique des croyances qu'on leur enseigne et qu'ils reconnaissent.

“ Si vous voulez convaincre les hérétiques, amenez-les moi, disait le cardinal du Perron ; si vous voulez les convertir, conduisez-les à M. de Genève.” Un mot analogue courait aussi : que Lacordaire attirait les gens à l'église, mais que le P. de Ravignan les faisait entrer au confessionnal.

En voici, avec M. Dabot un exemple bien net : l'admiration du jeune homme va au dominicain éloquent, sa confiance s'adresse au calme et sage jésuite :

29 MARS 1850.

“ Je vous ai dit que je suis allé trouver M. de Ravignan. J'ai causé avec lui sur certains points de doctrine : satisfaction complète ; hier nouvelle visite et dans quelques jours encore une autre. Il m'a reçu avec beaucoup d'affabilité ; c'est lui qui m'a dit de revenir, car sans cela vous concevez bien que je n'irais pas le déranger si souvent. Le portier de la maison est excessivement drôle, c'est à peine s'il ose ouvrir la bouche. Un de mes amis quand il lui parle, lui dit : “ Le Père un tel y est-il ? Oui ou non ? ” Sans cela il n'y a pas moyen de lui arracher une réponse positive.

“ Chaque soir en ce moment, je vais entendre le bon P. de Ravignan à Notre-Dame. Il prêche avec beaucoup d'onction ; il est beaucoup mieux qu'à Saint-Thomas d'Aquin, car la tribune est plus digne de lui. Mais là où je le trouve mieux encore, c'est dans sa petite chambre. Sa parole charmante et fine va et au cœur et à l'esprit. C'est le mercredi qu'il reçoit et je vous prie de croire qu'il faut faire antichambre ; je ne m'ennuie pas en attendant, parce que je me trouve avec des gens très haut placés, des artistes, des littérateurs qui souvent causent entre eux. Or, je ne me fais pas faute d'écouter. Il y a dans cette antichambre des meubles d'une simplicité extrême : une bibliothèque dont je ne voudrais pas trop pour ma chambre d'étudiant, une table de bois noir sur laquelle il y a quelques livres ou brochures, et enfin un paravent recouvert d'un papier à grand ramages, pareil aux robes de nos grandes mères. Un jour, me trouvant seul, j'ai été bien tenté d'é-

carter et tirer à moi le dernier chassis de ce meuble antique et solennel, pour plonger derrière lui un œil scrutateur.

“ Mais comme je ne suis pas une femme, j'ai résisté à la tentation de curiosité : j'aurais été attrapé parce que c'est, paraît-il, derrière ce paravent que se trouve la couchette très peu matelassée du Père. Attrapé, je l'ai été cependant à propos du P. de Ravignan. Il faut que je vous avoue une petite faute, ou plutôt une grosse faute.

“ La supérieure du couvent de ma sœur, Mme Joséphine, m'avait fort engagé à aller voir M. de Ravignan qu'elle connaissait depuis longtemps. Elle m'avait donné une lettre d'introduction. Quand j'eus cette lettre entre les mains, je fus pris d'inquiétude, je n'étais pas trop rassuré d'être recommandé à un jésuite par une religieuse. Que peut bien contenir cette lettre ? me disais-je ; que peut dire de moi cette religieuse ? Ah ! mais, je ne veux pas être embrigadé dans la corporation (1) je ne tiens pas à “ être un jésuite de robe courte. ” Je ne sais quelle folie me prit : ô honte ! je déchirai le cachet de la lettre et je fus bien penaud quand je lus la charmante épître que la bonne religieuse écrivait au père. Ma foi, je perdis mes préventions, je me présentai sans lettre, ce qui ne m'empêcha pas d'être bien reçu.”

Préventions. Le mot est bien dit. Mais qu'elles sont longues et tenaces quand ce mystérieux nom si simple de Jésuite est prononcé. Un esprit droit, généreux, orthodoxe, un saint, comme Mgr de Ségur, en gardait un peu de poussière au fond de la pensée et il ne faisait pas difficulté d'avouer qu'après son éducation du temps de Louis Philippe, son premier et imperceptible mouvement était de la réserve vis-à-vis de ces religieux qu'il respectait, vénérât et défendait depuis qu'il les avait connus. Notre étudiant de 1850 subissait la même fascination et jouait les saint Thomas ; il en revenait vite dès la première épreuve, heureusement :

Beati qui non viderunt  
Et firmiter crediderunt  
Vitam æternam habebunt.

Je ne doute pas que M. Henri Dabot n'ait depuis multiplié les mérites qui lui vaudront la réalisation de ce der-

(1) Vingt ans plus tôt, M. Dabot avait dit : “ La Congrégation ! ”

nier vers. Il *crut*, et fermement, dès qu'il eut vu : et ses relations avec le P. de Ravignan resserrèrent étroitement sa confiance, sa reconnaissance, son estime.

9 AVRIL 1850.

“ Je vous ai déjà parlé des bontés que M. de Ravignan avait eues pour moi. Il est convenu que j'irai tous les mois pour causer. C'est lui qui me l'a offert ; vous comprenez bien que je n'ai pas refusé. Nous parlerons philosophie, religion, et j'aurai toujours soin de préparer une petite question sur laquelle je tiendrai à m'éclaircir. Cela m'a réussi une première fois ; nous avons parlé ensemble une demi-heure sur la question des mariages, il m'a pleinement satisfait.”

4 DÉCEMBRE 1850.

“ Mercredi je suis allé voir M. de Ravignan. Il s'est plaint de ce qu'il y avait longtemps que je fusse allé le voir ; je lui ai fait observer que j'étais revenu à Paris seulement depuis quelques jours. Il est toujours d'une amabilité charmante avec moi. Je lui ai raconté ma vie quotidienne ; ce que je faisais le matin, à midi, le soir, où je mangeais. Ça l'amusait beaucoup car il se rappelait son ancienne vie d'étudiant en droit. Vous comprenez bien que je n'ai pas le premier, entamé la conversation sur ce sujet et que, s'il n'avait pas stimulé mon caquetage, je n'aurais pas caqueté.”

L'habile jésuite avait bel et bien “ enjôlé ” le futur avocat. C'était gagner une bonne cause ; qu'ils en soient félicités tous deux. Ces relations avec le fils de saint Ignace n'étaient pas pour affaiblir la respectueuse estime envers le fils de saint Dominique. Plusieurs années après, nous trouverons M. Dabot, membre de la Société de Saint-Vincent de Paul, dans la Conférence même dont la bonne fortune était de posséder comme guide l'illustre prédicateur de Notre-Dame. Son ancien auditeur en le fréquentant de plus près est fidèle à son admiration “ publique ” et il a grand'raison :

1er JUILLET 1853.

“ Je vous ai dit que je faisais partie d'une conférence de Saint-Vincent de Paul, placée sous la direction de La-



cordaire. Au commencement de la séance, on fait toujours une lecture d'un demi-quart d'heure. C'est moi qui en suis chargé à ma grande joie bien entendu, car il n'y a rien qui forme la prononciation comme une lecture faite à haute voix devant une trentaine de personnes instruites. Le P. Lacordaire vient nous y voir souvent et nous donne quelques conseils. Notre réunion a lieu aux Carmes, au couvent même des Dominicains, dans une grande salle non loin de sa cellule ; aussi peut-il venir facilement nous serrer la main et nous faire entendre sa chaude parole.

“ C'est ce bon M. Guillemin, ancien avocat à la Cour de cassation, qui m'a fait entrer dans cet conférence avec B. . . ., mon camarade de Louis-le-Grand. Nous sommes allés plusieurs fois en soirée chez lui dans ses beaux salons de la rue de Vaugirard. Il en a profité pour nous déboucher, ou plutôt pour nous embaucher dans les troupes du P. Lacordaire, troupes où ne craignent pas d'entrer beaucoup d'élèves de l'université parce qu'il y a un double mot de passe : Religion et liberté.”

Heureux temps, si une semblable devise laissait sans suspicion, dénonciation et révocation, les enfants et les serviteurs de l'*Alma Mater*. Alphonse Karr ne pourrait plus écrire sa satire : “ Plus ça change . . . plus c'est la même chose.” Car nous avons vraiment changé tout cela. M. Henri Dabot qui a vécu des heures plus faciles, même sous “ la tyrannie de César,” nous semble avoir toute raison pour se plaindre à s'y reporter par la pensée ; et nous devons nous réjouir en sa compagnie des espérances de ces temps lointains. Toutes n'ont pas été réalisées ; formons des souhaits encore et efforçons-nous de les faire passer dans la pratique. Un jour viendra où, sous nos cheveux blancs, nous aimerons, nous aussi, à remémorer autour de nous et pour d'autres des “ souvenirs ” dont nous ne rougirons pas, à énumérer la longue liste des amitiés profitables et tutélaires.

Nous y prendrons sans doute quelque satisfaction bien permise, et fasse le ciel que nous rencontrions alors un auditoire sympathique comme celui que mérite M. Dabot par sa franchise, sa simplicité et sa bonne humeur.

G. DE GRANDMAISON.

## NOTES ET DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ORDRE DES FRÈRES  
PRÊCHEURS DANS LES ILES PHILIPPINES

(Années 1898, 1899 et 1900)

(suite)

IX. *Voyage de Bangar à Cervantes. Séjour à Cervantes au milieu des Igorrotes ; pénurie extrême des prisonniers.*—Le 29 mai, la colonne des prisonniers arriva à Tagudin, où la population lui fit le meilleur accueil. Comme la plupart de nos voyageurs étaient harassés de fatigue, ils profitèrent de ces bonnes dispositions à leur endroit pour séjourner dans ce lieu pendant deux nuits et un jour. Le 31, après une nouvelle étape de 21 kilomètres, ils arrivaient sur le soir à Santa Cruz ; là habitait une population paisible, sous la conduite du curé indigène, resté fidèle à ses devoirs. En vain l'apostat Agapay avait offert à ce dernier, de la part du gouvernement philippin, les postes les plus avantageux, ce digne pasteur des âmes avait constamment refusé ces avances pour rester fidèle à la mission, qui lui avait été confiée par son évêque légitime, l'Ordinaire de Vigan. “ Cet excellent curé, ajoute le Père Herrero dans sa relation, est le seul prêtre indigène du clergé séculier, que nous ayons rencontré, depuis notre départ de Bulacan, qui soit demeuré fidèle à l'Eglise et à ses chefs hiérarchiques d'une façon visible, au su des populations et du gouvernement de l'indépendance.” Dès l'arrivée des prisonniers, il mit son presbytère à leur disposition et répartit chez divers habitants du pays ceux qui n'avaient pu trouver un logement sous son toit. Le lendemain, on célébrait la solennité de la Fête-Dieu. La messe fut chantée en grande pompe par le curé, assisté de deux religieux. Après la messe, eut lieu la procession du Très-Saint Sacrement, à laquelle assistèrent les cent prêtres religieux, suivis par la population tout entière.

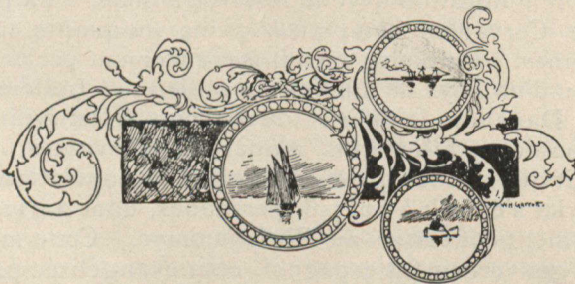
Cette situation heureuse ne dura pas longtemps. En effet, dès que la colonne des prisonniers recevait quelque part une meilleure réception, aussitôt des ordres étaient

expédiés en toute hâte par le gouverneur provincial pour arracher les religieux à ces traitements trop charitables et les relancer à nouveau sur la route de l'exil. Après quelques jours passés à Santa Cruz, les prisonniers durent se remettre en marche. La consigne la plus sévère avait été donnée pour qu'on fit partir même les infirmes, sans considération d'âge ou de profession. L'étape quotidienne, d'après les instructions du gouvernement philippin, devait toujours être de 25 à 30 kilomètres.

Peu après avoir quitté Santa Cruz, on fit une première halte à Santa Lucia, où les habitants se montrèrent généralement bienveillants ; puis la colonne s'avança jusqu'à Condon, où elle arriva le 4 juin. Une nouvelle étape de 17 kilomètres la conduisit à Salcedo. Le nombre des religieux prisonniers s'élevait à cent quatorze. A partir de Salcedo le pays, qui commençait à devenir montagneux, augmenta les difficultés du voyage. Vingt kilomètres plus loin, on rencontra le bourg appelé *Conception*. A partir de ce lieu, la route s'enfonçait à travers les montagnes par des sentiers abrupts jusqu'à la ferme d'Engagui ; le 12 juin, la colonne des prisonniers arrivait enfin à Cervantes, capitale du district de Lepanto. Cette ville avait été désignée par le gouvernement philippin comme lieu de relégation pour les religieux espagnols. L'emplacement semblait assez bien répondre au but que se proposaient les chefs de la nouvelle République. Isolés dans un pays de difficile accès, à plus de 60 kilomètres du littoral, perdus dans les montagnes, au milieu des Indiens à peine civilisés qui habitent cette contrée, les prisonniers du gouvernement allaient être réduits à la plus extrême indigence et privés de toute communication avec le reste du monde. La population de Cervantes comptait à peine cinquante familles chrétiennes. Ce bourg n'était à proprement parler que le chef-lieu d'un pays de mission au milieu des Indiens Igorotes. Dans tout le district de Lepanto, c'est-à-dire dans un rayon de 25 kilomètres autour de Cervantes, on ne comptait que six bourgs ou villages ; la population totale du district s'élevait à 20,348 personnes, dont 2,331 seulement étaient converties au Christianisme. Cette mission, sous le gouvernement espagnol, était évangélisée par cinq missionnaires Augustins. Les Indiens Igorotes, encore à demi nus, n'étaient qu'imparfaitement gagnés à la civili-

satien européenne ; la plupart s'adonnaient à l'agriculture ; quelques-uns travaillaient dans les mines, surtout les mines d'or qu'exploitaient les espagnols de la colonie. Le président local, Don Sinforoso Bondade, et les quelques employés européens, habitant Cervantes, se montrèrent pleins de bienveillance pour les nouveaux venus ; mais leur bonne volonté ne pouvait suppléer à la pénurie extrême, dont souffrirent nos prisonniers dans ce lieu désert. Quatre jours après leur arrivée, le 16 juin, un Franciscain, le P. Jésus tomba malade ; le voyage avait épuisé ses forces et en quelques heures il fut à toute extrémité. Tel était l'état de dénûment, où se trouvaient réduits nos prisonniers, qu'il leur fut impossible d'administrer au malade le viatique ; on ne trouva dans le pays ni vin, ni hostie pour célébrer le saint sacrifice de la messe. Le 24, on put à grand peine se procurer les saintes huiles ; on donna l'extrême onction au moribond et quelques heures après, il rendait le dernier soupir. Le lendemain 25, eut lieu la sépulture du défunt. Tous les religieux assistèrent aux funérailles de leur confrères. On récita en entier l'office des morts ; on fit les absoutes ; mais il fut impossible de célébrer le saint sacrifice, les objets du culte nécessaires à cette effet faisant toujours absolument défaut. On transporta le corps au cimetière, mais chose à peine croyable, on ne put se procurer les instruments pour faire une fosse ; et les religieux durent creuser dans le sol de leurs propres mains la place destinée à recevoir le cadavre.

(A suivre)



## CHRONIQUE.

## LE CENTENAIRE DU P. LACORDAIRE—LA LOI DES ASSOCIATIONS EN FRANCE ET EN ESPAGNE.



LE 12 mai dernier nos Pères de France ont célébré à Notre-Dame de Paris par une messe d'actions de grâces le centenaire de la naissance du P. Lacordaire.

L'Eglise n'a pas accoutumé de célébrer la naissance de ses enfants ; elle réserve ses solennités liturgiques pour fêter leur naissance à la vie du ciel. Mais elle se prête volontiers à solenniser par des actions de grâces les anniversaires des événements providentiels que l'on peut regarder comme une faveur faite par Dieu au peuple fidèle. De fait si le monde se réjouit aux anniversaires de ses grands hommes, pourquoi le peuple fidèle ne ferait-il pas monter vers Dieu ses louanges et sa reconnaissance à l'anniversaire de ceux qui ont été pour un grand nombre les instruments des divines miséricordes ? Si le monde célèbre avec des pompes officielles l'anniversaire des grands citoyens qui ont illustré leur pays par les chefs-d'œuvres des lettres et des arts, pourquoi les catholiques seraient-ils moins reconnaissants et moins dévoués à la mémoire de leurs grands hommes qui ont été la gloire de l'Eglise et les meilleurs ouvriers du règne de Dieu sur la terre ? Il n'est jamais bon, en notre temps moins qu'en aucun autre, de laisser croire qu'il n'y a de grands hommes que ceux qui ne peuvent avoir que des fêtes civiles.

Cette fête du centenaire de Lacordaire avait d'ailleurs un à propos. La question des Ordres religieux est à l'ordre du jour en France. La loi hypocrite et scélérate des associations a révélé chez un grand nombre de catholiques — hélas ! et ailleurs que chez les simples fidèles, — une telle ignorance de la vie religieuse et de son importance dans l'Eglise, que l'occasion de la faire mieux connaître et apprécier d'un grand nombre de catholiques ne devait pas être négligée. Et en vérité, il n'y en avait guère de plus opportune que celle du centenaire de Lacordaire.

Pour le grand nombre, même de ceux qui sont allés à

Notre-Dame de Paris acclamer la mémoire du grand religieux Lacordaire est avant tout l'incomparable orateur, le *Phosphète nouveau*, dont le souffle puissant poussait dans les églises jusque là désertes une foule immense et houleuse comme les vagues des grandes mers. Pour quelques esprits d'élite, il est l'initiateur d'une apologétique nouvelle, incomplète parfois et moins hiératique que l'ancienne, mais vivante et qui au lieu de tracer avec patience des lignes savantes de circonvallation autour de la raison humaine, monte à l'assaut des esprits et des cœurs où elle se ménage des sympathies et des intelligences.

Lacordaire voulut être—et avec la grâce de Dieu—sut être autre chose—Certes il n'eut garde de dédaigner le grand don que Dieu lui avait fait. Cette éloquence que Dieu lui avait donnée plus qu'à aucun homme de son temps il eut le soin d'en creuser jusqu'au dernier jour et d'en remplir les sources vives. L'intelligence des besoins des âmes, il l'eût comme tous ceux qui ont reçu de Dieu la vocation apostolique. Mais il comprit deux vérités qu'un esprit supérieur seul peut comprendre : la première c'est l'impuissance d'un individu pour agir profondément et d'une façon durable sur la société, si admirablement doué qu'il puisse être et encore aidé par les circonstances. Il sentit que sa parole et son apostolat n'auraient d'efficacité durable pour le bien des âmes que s'il les transmettait avec son esprit à une famille de prêcheurs et d'apôtres en qui il pourrait se survivre. D'autre part, avec la modestie et l'honnêteté qui siéent aux grandes âmes, dans un temps où tant d'hommes et de femmes se croient appelés à susciter des familles religieuses, il ne se reconnut pas la vocation aussi rare que glorieuse de fondateur d'Ordre. C'est pourquoi il voulut rendre à son pays et à l'Eglise une famille de Prêcheurs. C'est ce qu'il a fait de meilleur et de plus grand pour la gloire de Dieu, le service de l'Eglise et le salut des âmes. Le moment est opportun de le rappeler à ceux qui l'ont oublié et de l'apprendre à ceux qui ne l'ont jamais su.

La gloire la plus incontestable de Lacordaire, c'est dans un temps où l'on ne voulait plus croire à la vie religieuse, où les sages eux-mêmes la vénéraient à peu près comme ces modes antiques que tout le monde admire à la condition de ne les plus porter, d'avoir eu l'intelligence et

compris la nécessité de la vie religieuse : c'est d'avoir été par son exemple et par sa vie, par ses œuvres autant que par sa parole un entraîneur d'âmes ; c'est d'avoir peut-être plus que personne en notre siècle glorifié la vie religieuse, révélé aux âmes le secret de la vraie grandeur et de la vraie liberté, et travaillé à rendre à l'Eglise ces vaillantes milices qui seront en notre temps et en tous les temps la force et la gloire nécessaire de l'Eglise de Jésus-Christ.

Sans doute nos frères de France en remerciant Dieu des grâces qu'il a faites au P. Lacordaire et par lui à l'Eglise et à son pays n'ont pas eu seulement l'intention d'accomplir un devoir de reconnaissance. Ils savent que remercier c'est la meilleure manière de demander. Nous prions nos lecteurs de s'associer à ces intentions. Que Dieu veuille bien en ce centenaire du plus illustre restaurateur de la vie religieuse en notre temps conserver à notre vieille mère patrie ces familles religieuses qui sont peut-être son salut et certainement la plus pure de ses gloires.

Ce n'est pas tout de prier. Il serait temps pour nous d'être moins naïfs pour ne pas dire moins badauds. Nous laissons trop facilement répandre les préjugés et les erreurs qui en d'autres pays ont préparé et rendu possibles des lois de proscription contre les familles religieuses : comme si les erreurs importées d'Europe devenaient des opinions soutenables dès qu'elles sont bien dites ou signées d'un nom plus ou moins empanaché. Que ceux d'entre nous qui se croient le droit de penser n'abdiquent point leur sens catholique devant le premier déballé d'Europe qui prétend nous en doctriner, et que ceux qui croient à leur bon sens écoutent et réfléchissent avant de s'emballer : le succès des beaux diseurs sera peut-être moins facile, mais celui des vrais penseurs sera plus sérieux. Une juste sévérité dans l'appréciation des idées n'empêchera pas de goûter les charmes du beau langage, mais mettra les esprits moins pondérés en garde contre un emballement qui leur fait applaudir sottement les pires erreurs.— Une erreur est une erreur, d'où qu'elle vienne, fut-elle habillée de drap fin avec ruban rouge à la boutonnière—Nonseulemet il faut le savoir et le penser, mais il faut le dire et le dire tout haut.

Ne nous faisons pas d'illusion, les erreurs sont plus à craindre que les mauvaises lois, parce que ce sont les erreurs qui font les mauvaises lois et les font accepter. Croit-

on que le peuple français supporterait des lois oppressives et malhonnêtes s'il n'était trompé par ceux-là même qui devraient l'éclairer et former son jugement ! Parmi nous aucun catholique ne voudrait voter une loi impie, hypocrite et malhonnête comme la loi des associations : alors pourquoi trouver tout naturel et supporter patiemment que de prétendus catholiques l'excusent et la défendent ?

Espérons que la lettre si ferme et si épiscopale de Mgr de Montréal et l'approbation donnée publique à ce grave document par Son Excellence le délégué Apostolique suffiront à mettre en garde les catholiques contre des insinuations où il entre peut-être plus d'ignorance que de mauvaise foi. Que les catholiques instruits le sachent bien, s'ils permettent au premier venu d'outrager impunément leurs plus chères et plus saintes convictions, ils seront bientôt prêts à subir ici comme ailleurs l'esclavage des pires erreurs et mûrs pour toutes les oppressions.

\* \* \*

Ce n'est point seulement en France que les Ordres religieux sont menacés. Le gouvernement d'Espagne s'est lui aussi senti pris de terreur à la pensée qu'un grand nombre des milices religieuses de France pourraient chercher un refuge pendant la tourmente sur la terre privilégiée où naquirent Dominique de Gusman, Ignace de Loyola et Thérèse de Jésus. Il s'est mis en demeure de repousser cette pacifique invasion de la prière et du sacrifice, avec un zèle et une énergie qu'il eut dépensés avec plus de gloire et de profit contre les flottes américaines. Naturellement, là comme ailleurs, c'est au nom des lois que le libéralisme espagnol entend violer le droit, au nom de la liberté qu'il prépare l'oppression. Peut-être ne s'attendait-il pas à la vigoureuse résistance des évêques.

Le haut clergé d'Espagne est peut-être ce qui reste de plus grand à la nation catholique qui a perdu si lamentablement sa gloire, sa richesse et sa puissance. Ces évêques formés pour la plupart par de hautes études théologiques, sont évêques et rien autre chose. Ils n'ont point oublié dans des intrigues politiques ou des préoccupations de publicité tapageuse le sentiment de leur dignité et de leur puissance. Ils ne doivent qu'à leur mérite leur mitre et leur crosse, et ils ne s'en servent que pour protéger et dé-



fendre les intérêts de l'Eglise. Tout péril de la foi les trouve prêts, et serrés en phalange que rien ne peut diviser. Ils sont vraiment un épiscopat et avec cet épiscopat fort de sa science, de son droit et de son courage l'ennemi doit compter.

Dès que le gouvernement eut annoncé son intention de mettre des entraves légales à la libre expansion de la vie religieuse, tous les évêques élevèrent leur ferme et respectueuse protestation jusqu'au trône de la reine Régente, et à l'ouverture des Cortés, le gouvernement les trouva tous sur leurs sièges de sénateurs ordinairement inoccupés — prêts à demander compte aux ministres de leurs intentions. — Nous regrettons de ne pouvoir pas reproduire les discours de ces vaillants évêques qui exposent si nettement, si complètement les droits de la vie religieuse. Nos lecteurs y trouveraient des principes qui, si élémentaires qu'ils soient, sont malheureusement inconnus ou mal compris de ceux même à qui il importe davantage de les connaître, parce qu'ils ont le devoir de les appliquer. Nous avons lu en particulier, avec reconnaissance et une légitime fierté les discours à la foi si fermes, si mesurés et si complets de Mgr Martínez Vigil, évêque d'Oviedo, qui a bien mérité ce jour-là de l'Eglise d'Espagne et de notre famille religieuse.

Quel sera le résultat final de l'attitude des Evêque d'Espagne ? En pays parlementaire la victoire est rarement au droit et à la sagesse : elle est à la force brutale du nombre et le nombre obéit moins à la raison qu'à de vulgaires intérêts. Mais au moins l'épiscopat d'Espagne n'a point permis à l'opinion catholique de s'égarer sur les principes catholiques et sur les droits de la vie religieuse, et il a gagné d'être traité par le pouvoir public avec des égards et un respect qu'on voudrait voir imiter de tous les catholiques dans d'autres pays, et de faire constater qu'un épiscopat ferme et uni dans la revendication et la défense des droits de l'Eglise est encore une force morale avec laquelle les pouvoirs publics doivent compter — même en pays libéral et maçonnique.

\* \* \*

Le mois de juin nous réserve deux grandes fêtes jubilaires. Celles du cinquantenaire de l'Université Laval et

celles de la Société St-Jean-Baptiste. Nous aurions voulu en dire un mot: ce sera, s'il plaît à Dieu, pour la prochaine chronique.

A l'heure où nous écrivons ces dernières lignes, le T. R. P. Bourgeois Provincial de France débarque à New-York. Il y aura bientôt vingt-neuf ans qu'il venait à St-Hyacinthe avec deux compagnons fonder la première maison dominicaine française en Amérique. Il trouvera à sa visite cinq maisons et près d'une centaine de religieux. C'est ainsi que la vie religieuse arrachée sur un sol pousse sur un autre et que selon le mot de Lacordaire " les moines comme les chênes sont immortels."

BERNARDO.

---

PREDICATIONS DU MOIS DE JUIN.

---

St-MARCEL.....	Retraite du 1er au 8.....	R. P. CÔTÉ
St-HYACINTHE, N.D.	le 4, Œuvre des Tabernacles..	T.R.P. GONTHIER
"	" le 12, Réunion du Tiers-Ord..	"
"	Séminaire, le 13, Fête patronale.....	"
MONTREAL.....	Réunion du Tiers-Ordres.	R. P. RONDOT
St-HYACINTHE, N.D.	le 29	R. P. LAMARRE
SOREL....	du 29 juin au 6 juil. Ret. au Mt. S. Bernard.	R. P. CÔTÉ
OTTAWA, St-JBte....	le 4, Œuvre des Tabernacle....	T.R.P. ROULEAU
"	" ..le 11, Réunion du Tiers-Ordres..	"
"	le 29, fête patronale de l'Union St-JBte.	R.P.HARPIN
SOMERSET	, Wisc. Retraites.....	T.R.P. COUET
St-AMBROISE de Kildare.	Ret. et érection du Rosaire.	R.P. DION
St-HYACINTHE,	Visite pastorale, tout le mois.....	R.P. COUTURE

---

DÉFUNTS.

---

Nous recommandons aux prières les abonnés et membres de l'Œuvre du Noviciat :

Mlle Cornélie Guillemette, St-Hugues. Mlle Clara Fouclere, New-Orleans, La. U.S. Mlle Eugénie Aubin, New-Orleans, La. U.S. Melle Rachel Charland, L'Assomption. M. David D'Amours, Trois-Pistoles. M. Alphonse Raymond, St-Hyacinthe. Mme Marie Samson, St-Isidore de Dorchester.



**CHS. DESJARDINS & CIE,**  
**1539 RUE STE-CATHERINE, - MONTREAL**

---

Le plus grand magasin au monde dans le commerce en détail  
de Fourrures.

**TOUT LE MONDE INVITÉ**

*SPÉCIALITÉ : Chapeaux pour les Messieurs du Clergé.*

---

# La Cie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

Importateurs de VINS DE MESSE, HUILES D'OLIVES, OIERGES, CHANDELLES, SOUCHES en cire décorée, VEILLEUSES et AUTRES FOURNITURES spéciales pour le Clergé et les Communautés Religieuses.

BUREAU ET ENTREPOTS DE DOUANE :

242-246 Rue St-Paul, - MONTREAL

## GRANGER FRERES.

LIBRAIRES-PAPETIERS

Fournitures de Bureaux, Fabrique de Livres Blancs, Impressions, Reliure

1699 RUE NOTRE-DAME, 1699

Téléphone Bell 1183.  
" des Marchands 742.

MONTREAL, Que.



## ALBERT GAUTHIER,

Ornements d'Eglises,  
Bronzes et Chasubleries.

Statues de toutes descriptions, Chemins de Croix en bas-relief, en peinture à l'huile, en Chromos et Lithographies. Magnifique choix de Lampes de sanctuaire, Lustres, Chandeliers d'autel et Candélabres, etc,

1677 Ru Notre-Dame MONTREAL.

## LEONARD FRERES

### MARCHANDS DE POISSON,

24 et 26 rue des Enfants Trouvés (Foundling)

PRÈS DE LA DOUANE, MONTREAL, Que.

Toutes sortes de Poissons Frais, Salés et Fumés

—TOUJOURS EN MAINS—

Boite Postale 639

Telephone Bell 1207 Main